

Le fer et l'or

Autor(en): **Catalan, Ménil**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 21

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Et coumeint?

— C'est que iavé perdu mé lunettés y a pardié bin dou ao traî z'ans, et lé zé retrouvâies ein âovre-seint ma Biblia quand vos z'êtes venu!

Quauqué teimps après, lo ministré retorné tzi la Marguerite et le fâ lo même manédzo qué lo premi iadzo. Le n'eut qué lo temps dé vito épussetâ on bocon la Biblia, dé l'âovri su la trabilia, sein féré atteinchon que l'étâi veria daô mauvais coté, et le fâ seimblant dé liairé assidumeint. Quand lo menistré eut de bondzo, ye s'avance vai la trabilia et dit :

— Yo liaidé vo, Marguerite?

— Ique, à cé verset, que le dit ein poseint lo dâi ao mâitein dâo folliet.

— Coumeint, dit lo menistré! mâ la Biblia est veria à rebou; coumeint pâodé-vo liairé?

— Ah! Monsu lo menistré, vo ne sédé pas : c'est que ye su gautsire!

C. C. D.

Le fer et l'or.

Ils sortent tous les deux de terre
Ces métaux au rôle infernal :
L'un pour armer l'homme de guerre,
Et l'autre le sceptre royal.
Ils ont conduit à l'agonie
Les peuples de l'antiquité.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,
L'or et le fer feront la liberté.

Tous deux doivent changer de rôle,
C'est la bascule d'ici-bas.
Déjà de l'un à l'autre pôle
L'or au fer a cédé le pas.
Machines, vapeur, industrie
Le fer fait votre royauté.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,
L'or et le fer feront la liberté.

L'or sert à pervertir les hommes ;
Le fer, en aidant leurs travaux,
En fait partout ce que nous sommes,
Des penseurs, des hommes nouveaux.
Le travail, l'art, l'imprimerie
Ont acquis la priorité.

Le fer et l'or ont fait la tyrannie,
L'or et le fer feront la liberté.

MÉRIL CATALAN.

La garniture de diamants.

IV

Ces circonstances augmentant sa grande impatience de se rapprocher de Viterbe, sans attendre le rétablissement de ses camarades, et la levée du camp de Bayes, il prit une felouque et s'embarqua pour Civita-Vicchia, n'ayant pour compagnon de voyage que son fidèle Tiburzio. Leur navigation fut très heureuse : partis à la pointe du jour, déjà avant midi ils avaient vu blanchir les remparts de Gaète, et, au coucher du soleil, le promontoire de Circé ne paraissait plus à leurs yeux. Le lendemain, de bonne heure, la felouque jeta l'ancre dans le port de Civita-Vecchia, où ils trouvèrent toutes les galères de la Religion rangées en face de la marine pontificale, sur une double ligne, et dans un ordre parfait.

En mettant pied à terre, Vivaldi remarqua une grande agitation dans la ville de Civita-Vecchia : ses habitants se portaient en foule devant l'édifice qu'occupait le Grand-Maître ; les avenues en étaient couvertes de chevaux, de valets, et de bagages de toute espèce, et les chevaliers des diverses langues

venaient en grande tenue se ranger devant la porte du palais où l'étendard de la religion était déployé. Bientôt le chef de l'Ordre parut lui-même accompagné du Grand-Prieur de Navarre, du Commandeur Bosio, et de ce bailli de Martinenque dont la valeur et les talents avaient rendu de si importants services durant le siège de Rhodes. Il monta sur un coursier richement harnaché que son écuyer tenait par la bride au pied du grand escalier ; et de son épée donnant un signal, tout le cortège, aux sons d'une musique guerrière, s'ébranla pour sortir de la ville. Lorenzo apprit alors que le Grand-Maître partait pour Rome, où le pape, jaloux de voir cet homme célèbre, et de lui payer publiquement le tribut d'admiration que méritaient ses exploits, venait de l'inviter à se rendre. A la première halte il s'empressa de se présenter à son chef, qui l'accueillit avec bonté et lui fit donner un de ses chevaux : puis, il prit place dans les rangs des chevaliers.

Ce voyage fut une sorte de marche triomphale ; à S. Severa, distant de cinq lieues de Civita-Vecchia, où le cortège devait passer la nuit, Villiers de l'Île Adam rencontra son petit-neveu, le maréchal Anne de Montmorency, qui, se trouvant à Rome, s'était empressé de venir au-devant de lui avec une suite brillante. Le lendemain, en arrivant à Castello Guido, nouvelle pompe : c'étaient tous les prélats de la maison du pontife, escortés des suisses et des chevaliers-légers de la garde, troupe richement équipée, qui prit rang en avant et à la suite des chevaliers. Enfin, à peu de distance de la capitale, les nobles voyageurs furent joints par un grand nombre de cardinaux et par l'ambassadeur de Charles-Quint, suivis de fastueux équipages. Ce cortège imposant entra dans Rome au milieu d'une foule immense de spectateurs, et défila lentement sur le pont St-Ange, au son des cloches, et au bruit de l'artillerie du château.

Arrivé au Vatican, la réception que le chef de l'Eglise fit au Grand-Maître fut des plus flatteuses : quoique affaibli par une grave maladie, Adrien quitta son fauteuil, pour le relever et l'embrasser au moment où il se prosternait dans l'intention de lui baiser les pieds ; il le fit ensuite asseoir à ses côtés, et devant tout le sacré collège, lui donna les éloges les plus satisfaisants ; il l'appela *magnus Christi athela, et fidei catholicæ acerrimus progugnator*, car tous les discours furent prononcés en latin, langue dans laquelle le pontife s'exprimait avec une rare élégance.

Peu de jours après cette cérémonie, Adrien succomba à la maladie dont il était atteint, et la thiaré passa pour la seconde fois sur la tête d'un Médicis. Héritier des nobles sentiments de son prédécesseur, Clément VII prit le plus vif intérêt aux infortunes du Grand-Maître, et lui promit d'intercéder auprès de l'empereur, afin d'obtenir une île, ou quelque autre domaine de ses vastes états, où il pût rétablir le siège de l'Ordre. En attendant, il lui accorda la permission de laisser sa flotte dans le port de Civita-Vecchia, et lui céda pour asile la ville de Viterbe, où de vastes logements allaient être préparés pour ses chevaliers et toute sa suite.

A la nouvelle de cette heureuse concession, on se doute bien que la joie de Vivaldi fut extrême ; il allait habiter la ville où se trouvait son amie, correspondre facilement avec elle, la voir peut-être, et tout entreprendre pour l'arracher à la tyrannie de ses parents. Lors de son introduction au monastère de Santa-Rosa, l'ingénieur Tiburzio ne s'était pas borné à s'acquitter de son message, il avait, en outre, étudié soigneusement les avenues et les êtres de la maison. Un jardinier ivrogne et conteur, avec une femme encline à la galanterie, quoiqu'elle ne fût plus guère en âge d'y songer, était une circonstance qui lui promettait des facilités, et soit en attirant l'un au cabaret, soit en courtisant l'autre, il se proposait bien de tirer parti de ce couple au profit de son maître.

Cependant les représentations dramatiques faisaient toujours le charme de nos religieuses, et les plus zélées s'occupaient avec ardeur à enrichir leur répertoire de tout ce que les poètes de l'époque actuelle produisaient de meilleur. Le Trissin venait de publier sa Sophonisbe, la première tragédie régulière qui ait été composée en Italie, et les jeunes actrices de Santa-Rosa auraient bien désiré monter ce bel ouvrage, mais cela n'était pas possible, vu que la Cour de